

monde-là, M. Quinet sera déchiré, insulté, mais ne sera pas discuté ; et par le temps de loyauté qui court, de la part d'ennemis naturels, ce genre de réfutation sera tenu pour être de bonne guerre.

Une critique plus indigne et plus déloyale encore, est celle qui s'enveloppe d'un air de modération, calcule perfidement l'éloge, glisse sur le fond de la pensée en rapprochant des mots qui la dénaturent, exagère l'importance de certains accessoires pour voiler celle des questions principales, et, se méprenant sciemment sur la portée des idées, se rabat sur une métaphore un peu aventureuse, et la présente comme la formule la plus complète que l'écrivain ait donné à son opinion. D'après le sens que l'on attribue à l'épithète jésuitique, elle semble avoir été faite pour cette façon de procéder. Un des plus merveilleux échantillons de ce genre de critique, c'est l'article que M. Lerminier a consacré à l'*Ultramontanisme* ; déjà, à propos du livre *Des Jésuites*, on avait admiré ces leçons de modération et de respect pour le catholicisme, donné à deux professeurs du collège de France, par un collègue dont la chaire a été, comme chacun sait, un sanctuaire de modération, et qui a toujours si révérencieusement parlé des lois, du gouvernement, et de la religion de son pays. Avant d'aller aussi loin contre les vérités religieuses et sociales que l'auteur des *Lettres à un Berlinoïis d'au-delà du Rhin*, etc. M. Quinet aurait à franchir toute la distance qui sépare un homme imbu de l'esprit du christianisme, des utopies St-Simoniennes sur la réhabilitation de la chair ; il aurait à changer sa parole idéale de poète contre la déclamation haineuse du tribun, et sa toge doctorale contre la carmagnole. La génération qui écoute aujourd'hui M. Quinet, et qui rapporte de ses cours des émotions si religieuses, si pures de toute haine et de tout esprit de subversion, qui n'a jamais quitté le pied de sa chaire sans aimer davantage le France et le véritable esprit chrétien, cette génération n'est pas tellement jeune qu'elle n'ait assisté aussi aux leçons de M. Lerminier. Et certes, ce n'est pas la faute du professeur si cette jeunesse croit encore à la vertu de la parole du Christ, il nous prêchait avec assez d'emportement la mort, non pas seulement de l'église romaine, mais du christianisme tout entier. Si l'ordre social, si la royauté, si la politique que défend aujourd'hui M. Lerminier sont